

Les camarades du « punch clock »

Marilu Mallet

Volume 21, Number 3 (123), May–June 1979

Douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60172ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mallet, M. (1979). Les camarades du « punch clock ». *Liberté*, 21(3), 49–58.

Les camarades du "punch clock"

MARILU MALLET

Oui, je sais : je suis gros et ennuyeux. Je me rends compte de ça tous les jours, quand j'arrive à mon bureau, et que sans même y penser, je me mets à balancer le pied sur la petite planche qui décolle du plancher. Il y a dix ans déjà que j'ai pris cette habitude, depuis que nous avons déménagé dans l'édifice central de l'Alameda. Je ne sais pas quoi faire ici toute la journée : c'est pourtant pas l'imagination qui me manque. Ce qui arrive, je pense, c'est que je n'ai aucune envie de me lever. Des fois je me dis que je devrais mettre de l'ordre dans mon bureau, ou changer les meubles de place, ou cesser de dire mécaniquement bonjour à tout le monde. Mais je continue quand même. La vérité, c'est que je ne prends pas de risques. Ce que j'admire chez Monsieur Julian, c'est justement ça. Monsieur Julian Gonzalez est mon chef, et il est très actif. Ici, nous travaillons au *punch clock*. Moi, j'attends que tout le monde ait poinçonné sa carte avant de les retirer et de calculer les minutes de retard. Les heures supplémentaires, je les regarde le matin, mais ici au ministère, on ne paie pas les heures supplémentaires. C'est seulement pour faire de la comptabilité.

Monsieur Julian, lui, est toujours en train d'assembler de bizarres petits cubes de verre. Heureusement, je sais que ce sont des télescopes. C'est son passe-temps. En fait, c'est

beaucoup plus qu'un passe-temps. Peu à peu il a apporté une lime, puis d'autres outils. Il a maintenant une longue table métallique pleine de pinces, de tournevis, de vis, et personne ne s'oppose à ce qu'il assemble des télescopes dans le bureau. Ni d'ailleurs au fait qu'il utilise le téléphone pour son usage exclusif, pour ses affaires personnelles. Et non plus à ce que des gens viennent le visiter. La salle d'attente est pleine de clients, et sur la porte il y a un écriteau en acrylique qui dit : « On fait des télescopes ». Des fois, je le regarde pendant des heures. Mon Dieu, comme il prend du temps à placer une vis avec ses petites pinces. C'est moi qui réponds au téléphone et c'est presque toujours pour Monsieur Julian. On lui demande un travail quelconque, ou encore, c'est un appel des nains. Monsieur Julian est très petit. Sa femme aussi. Ça fait vingt ans qu'ils sont ensemble ! Vingt ans de mariage ! Leur premier fils est un nain, leur deuxième fils aussi. Le troisième est normal. Mais le quatrième fils est aussi un nain. Des fois je me demande s'ils ne sont pas adoptés ces enfants-là. J'admire la patience de Monsieur Julian. A force de le voir comme ça, ça me donne envie de me marier ou de faire des changements dans mon bureau. Mais la seule chose qui m'arrive, c'est que je suis maintenant rendu à la deuxième section du journal et que je balance toujours ma jambe, que je tape du pied sur la petite planche qui se décolle du plancher. Je lis toujours le journal au complet. Je ne manque même pas les décès. C'est amusant les décès... enfin, pas tant que ça. A vrai dire, je m'ennuie tout le temps. C'est peut-être parce que j'habite seul ? Quoique j'aie eu de la chance de trouver cette chambre tout près de mon travail. Je suis pensionnaire. Il ny a pas de déjeuner c'est vrai, mais pour ce que ça me coûte, je ne peux pas en demander trop... dans une maison anti-sismique en plus ! Eh bien, ça va le gros Azucenas ? C'est comme ça que m'appelle Guzman, quand j'échange les journaux avec lui. Lui, il achète *El Clarin*. A dix heures on fait la première rotation des journaux. C'est la pause-café du matin. A onze heures, on fait la deuxième rotation avec les autres camarades. Les nouvelles ne sont pas toujours intéressantes. C'est mauvais ça. A une heure, on va prendre le déjeuner. On se promène un peu dans la rue avant

d'arriver au restaurant *El Pescado Frito*. On y va tous ensemble, excepté Monsieur Julian qui reste au bureau. Il a apporté un sandwich, ou un nain vient lui porter une soupe chaude. Il a souvent des problèmes avec les vis. L'après-midi, les clients arrivent. Le bureau se remplit. Mais à propos de nouvelles, aujourd'hui j'ai trouvé quelque chose de très surprenant. J'en parlais avec Guzman. C'est incroyable que ça arrive ici, au Chili, en plein vingtième siècle. Pauvres gens ! Si isolés ! Où est-ce que ça se trouve ? ... Cet après-midi, Guzman et moi on a étudié la carte, et on a trouvé le village. C'est à l'intérieur de Serena. Plus loin encore que le lieu de naissance de Gabrielle Mistral. Encore plus loin. A l'intérieur de la Cordillère. Je le montre à Monsieur Julian, mais il ne bouge pas ... Il est absorbé par une vis minuscule. Puis Guzman m'appelle au téléphone pour me demander si je peux lui apporter la carte. J'y vais et avec ceux du bureau 714, on se met à regarder l'endroit de l'inondation. Les gens parlent beaucoup, surtout Lucy Varela et l'autre secrétaire. Elles sont toujours très agitées et très bavardes. Elles ont l'habitude d'organiser des réunions et des activités pour le nouveau gouvernement. Elles disent qu'on ne peut pas rester à rien faire. Moi j'ai dit la même chose. Maintenant je pense que j'ai dit ça seulement pour dire quelque chose. Il faut aussi dire qu'elles ne me parlent pas d'habitude, et moi je voulais être gentil, je voulais faire quelque chose de différent, quelque chose qui leur fasse voir que moi aussi je suis quelqu'un. C'est pour ça que je me suis proposé pour organiser une collecte à l'intention de ces pauvres gens. Malgré le fait que je ne sois pas bon parleur, j'ai parcouru tout le septième étage et je suis même descendu au sixième, le journal à la main. Il faut voir ce que les gens ont apporté. Je n'ai plus de place dans ma garde-robe. J'ai vingt livres de riz, dix livres de fèves, quarante boîtes de lait en poudre et trois sacs pleins de vieilles robes. Aujourd'hui, Monsieur Julian m'a regardé d'un air gêné. « Mais, Monsieur Julian », que je lui dis doucement, « je suis en train de faire la collecte. » Puis je suis descendu aux autres étages chercher les choses. Un de mes collègues m'a donné une bonne idée. Il m'a suggéré d'aller demander de l'aide aux autres ministères.

Aujourd'hui, c'est le troisième jour de la collecte ; on a dû mettre les choses dans le couloir. Tout est plus ou moins hors de contrôle. Et si je suis en retard dans mes vérifications, c'est à cause des paquets. « Mais Monsieur Julian, que voulez-vous que je fasse ? » Il ne sait pas quoi faire de sa clientèle. Les nains les plus petits se sont placés à la porte pour les attendre. Ça m'est égal. Pauvres gens ! Vingt jours sans nourriture ! Et complètement isolés ! « N'aimez-vous donc pas les gens, Monsieur Julian ? N'avez-vous pas de pitié pour ce monde-là ? Il ny a pas que les clients qui soient importants dans la vie, saviez-vous ça ? » J'étais fâché. Aujourd'hui, je suis allé avec Guzman au Ministère des Affaires culturelles, et ils vont envoyer une troupe de ballet avec nous, lorsqu'on ira porter les choses. C'est formidable comme les gens coopèrent ! « Bravo gros Azucenas ! Il était temps que tu cesses de nous ennuyer avec tes histoires de *punch-clock* ! » Je n'avais pas remarqué avant que les gens n'aient pas perforer leurs cartes. Au ministère de la Défense nationale, on va nous donner des couvertures militaires. On va apporter les choses dans trois camions de l'armée. Qui aurait cru qu'on pouvait mettre un tel mouvement en marche à partir d'une nouvelle de journal... avec un tout petit peu de parlotte. Moi, je sais par coeur ce qu'il faut dire. J'ai maigri c'est vrai. Ça vaut la peine. C'est la première fois de ma vie que je me sens indispensable dans ce monde.

On a fini la collecte vendredi le treize. Pas parce qu'on le voulait, mais parce que le secrétaire du Ministre a dit que même si le motif était très louable, la collecte retardait les rapports. C'est bien vrai, les gens sont maintenant dans les couloirs en train de prendre le café et de causer. Et certains en profitent pour sortir faire des démarches personnelles. C'est vrai qu'il n'y a pas d'espace pour travailler. Personnellement là, je vois la preuve de succès de toute l'affaire. Il y a des boîtes partout, des robes, des souliers, de la nourriture, dans les chambres, les couloirs, les cabinets, les chaises, les bureaux, les garde-robes. C'est drôle ! Maintenant c'est à moi que tout le monde demande la permission de sortir, comme si j'étais le patron. Oui, oui j'ai encore la responsabilité de

contrôler les heures d'arrivée et de départ, c'est vrai, mais je ne m'en rappelle plus. C'est comme si j'avais changé de place.

On est sortis samedi. Les trois camions de l'armée et l'autobus qui emmenait le ballet au village de la catastrophe. « Eh bien, Monsieur Julian, si vous ne m'accordez pas la permission d'y aller, je prends un de mes six jours de maladie. Ne comprenez-vous pas que cette oeuvre est trop importante. Je ne peux pas laisser tant de responsabilités. Et je ne crois pas que de les laisser partir tout seuls serait une meilleure solution. Ce serait comme si vous donniez les télescopes tout démontés à vos clients, voilà. » Là il a compris, et Guzman et moi sommes aujourd'hui en route pour le village.

J'ai eu de la chance, parce que je partageais le camion avec les infirmières. L'officier Fuenzalida était au volant avec mademoiselle Liliana à côté de lui. Puis c'était mademoiselle Gladys, et moi du côté de la porte. Il faudrait qu'ils me voient pour le croire... elles sont grosses tout comme moi. Il faut rechercher les gens qui nous ressemblent. Elles sont infirmières au Service national de la Santé. Elles vont soigner les blessés. Le journal dit qu'il y a beaucoup de blessés. Le temps passe vite quand on parle. On est parti à sept heures du matin. C'est à l'intérieur de Serena. Guzman n'a pas de chance ! Moi... d'un tournant à l'autre, j'ai les jambes qui touchent les leurs. Gladys, elle m'a dit qu'elle s'appelle Gladys. Elle me fait des sourires. Ah, Guzman, moi qui n'ai jamais eu de succès avec les femmes, j'ai dû me montrer à la hauteur de la situation. Je suis timide. C'est ça qui se produit. Quand nous nous sommes arrêtés pour prendre de l'essence, l'officier est descendu avec Liliane, Gladys et moi sommes restés assis ensemble. Tout à coup, elle s'est serrée contre moi. Je pensais que je rêvais. Mais non. Alors je me suis senti obligé de lui entourer les épaules pour lui faire une petite caresse, comme ils racontent au Ministère, et sans le vouloir, je lui ai touché un sein. « C'est mou », que je me suis dit, puis elle m'a fait un petit sourire en coin. Les autres sont revenus. Nous, on avait l'air souriant. Intrigués ils nous ont demandé ce qui arrivait. « Une farce cochonne », a dit Gladys. « Pas tellement ! Pas tellement ! » j'ai ajouté, en rougissant. Elle me dit

qu'elle habite Avenue Santa Rosa, près de l'Avenue Matta. Elle est séparée et mère d'un petit garçon. On a aussi parlé du Service et de ce qu'elle y faisait... Puis on a pris le lunch à « Los Vilos » où l'on s'est offert du bon vin blanc avec des fruits de mer. On se sentait bien à l'aise et bien heureux. Je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à faire des blagues. Bizarre, non ? Il faut dire que je les entends tout le temps au Ministère. J'ai parlé aussi de mon travail et du voyage, parce que j'avais vu passer un homme portant un long manteau noir et un chat noir. Je ne suis pas superstitieux, mais il a passé de nouveau à Tongoy. Ça n'avait pas l'air d'un bon présage de le voir deux fois dans la même journée. On s'est arrêté un peu plus tard pour une bière et on a causé un petit peu. On est arrivé à La Serena, on a continué à l'intérieur de la montagne... et avec assurance je me suis assis au milieu, comme ça, entourant ses épaules de mes deux bras, lui faisant une pincette de temps en temps. « Quelle paire de cuisses Guzman ! Où es-tu, toi ? On te voit pas, Guzman. » Moi qui me sentais plat et gros...

On était sur le point d'arriver au village. Ici, à l'intérieur même de la Cordillère. Quelle surprise ! Il n'y avait rien. Pas d'inondation, rien du tout. Une nouvelle erreur. Merde ! Les journalistes sont de vrais menteurs. On a eu de la peine à trouver quelqu'un. On a finalement rencontré un vieux, qui nous a dit que les gens étaient aux champs jusqu'au coucher du soleil. Alors on est descendu du camion. La troupe de ballet aussi. C'était un endroit très bizarre. Il n'y avait même pas de place publique, seulement un magasin dans un coin et la route principale. Liliane fit la remarque que c'était de la faute de l'homme au long manteau noir. Le soir, les gens sont arrivés et ils nous ont regardés d'un air bien étrange. Un vieil homme nous a joué de la trompette. A notre grande surprise, nous avons vu l'homme au long manteau noir se promener dans le village avec le chat sur le dos et un violon sur le bras. « On dirait une histoire de possédés », que je me suis dit.

On a commencé par un discours... sur les inondations et les catastrophes du Chili. Je devais dire quelque chose,

même s'il n'y avait rien. Les paysans nous regardaient étonnés. Le pire était passé quand l'heure du cinéma est arrivée. Un beau film, à mon goût. Ils y sont allés en courant et les enfants sont sortis en larmes. La troupe de ballet s'est mise à danser pour les apaiser. On nous a offert de petits lamas braisés qui étaient superbes. On a fait le partage des choses... les couvertures, les aliments, les vieilles robes... Le propriétaire du magasin s'est fâché, disant qu'on allait le ruiner. Mais les paysans étaient si contents. Ils arrivaient et ils arrivaient encore. Je ne sais pas d'où ils sortaient... de la montagne j'imagine. Je ne sais pas moi. On m'a donné tellement d'alcool, j'étais perdu. Même l'officier Fuenzalida s'est endormi. Je suis allé causer avec Gladys, près d'une grande porte. Il y avait aussi des arbustes... oui, oui on a bien passé le temps nous deux. Aïe ; aïe, aïe, aïe. Une vieille dame qui passait par là nous a presque écrasés... et Guzman parlait à Liliana. L'officier Fuenzalida était en pourparlers avec une ballerine. Les paysans ont commencé à chanter et à danser. Gladys et moi on continuait à échanger des bécots et d'autres choses près de la grande porte et des arbustes. Mais on s'est arrêté brusquement en voyant l'homme au long manteau noir s'approcher de nous pour chercher son chat perdu. Merde ! Je me suis mis debout d'un bond. On s'est approché du groupe de gens et j'ai donné un discours. Un excellent discours sur les lamas et sur la qualité des viandes et je ne sais pas pourquoi mais je me suis mis à parler de chairs blanches et de péchés capitaux. Ça a bien marché, finalement, malgré ma timidité. Une foule s'est approchée de moi pour m'offrir un cadeau de remerciement. Un cadeau ? Oui, un cadeau pour le Ministère. Quelle surprise ! Pas sérieux Guzman ! C'était rien d'autre qu'un lama. Un lama en laisse comme un chien.

On est resté là cette nuit-là. On a logé chez Peyuco, celui qui nous a fait le cadeau. Alors, rien de rien avec Gladys. Les femmes ont dormi à l'école. Le jour suivant, on nous a servi une soupe paysanne au poulet, excellente. Puis, l'après-midi on est retourné à Santiago. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Gladys, mais quand je m'approchais de sa jambe,

elle me fuyait. Je commençai le jeu avec Liliana . . . c'est vrai que le lama ne facilitait pas les choses, attaché par les quatre pattes par-dessus nos pieds. Quand il bougeait, elles s'agitaient comme des volailles. Moi, j'essayais de les calmer. Je battais des mains en frôlant les genoux de Gladys ; mais elle faisait l'indifférente. Je commençai à fouiller ses autres régions et elle se mit à rire comme avant. Elle m'a donné son adresse et on s'est dit qu'on se reverrait à Santiago. Je vais l'appeler au Service. Le retour a été rapide. L'officier n'a ouvert la bouche que pour dire que c'était du temps perdu et qu'il n'aurait pas dû venir parce qu'il se préparait des événements importants dans la ville.

Je sais, moi, que le mardi au Ministère, ils ont fait une drôle de tête quand je suis apparu avec le lama. Eh bien Monsieur Julian . . . Il s'est fâché parce que j'ai mis le petit animal dans notre bureau. Il y avait beaucoup de ses clients qui voulaient voir le lama et un des nains a commencé à vendre des billets pour le voir. « Pour des bonbons », a-t-il dit. Pauvre petit. Alors, mon chef m'a appelé. « Un lama dans l'édifice, c'est trop ! », s'est-il exclamé. « Je ne peux pas le ramener à ma pension, monsieur », que je lui ai répondu.

Je suis allé au zoo avec l'idée de le leur donner. Ils ont bien aimé ça, mais ils m'ont dit que j'avais besoin d'un permis de donation du propriétaire, dans ce cas-ci, du Ministre. Je suis retourné au bureau. J'ai expliqué le problème au patron. Il a rédigé une lettre pour confirmer que le Ministre donnait l'animal au jardin zoologique . . . J'ai pas pu appeler Gladys, tellement j'avais de démarches à faire. A part ça, le lama a mangé la poche de veston dans lequel j'avais son numéro. Merde ! Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'ils sont venus du Secrétariat du Contrôleur. Oui, du Contrôleur Général de la République, pour me remettre une sommation. C'était la première fois que j'entendais le mot : « sommation ». « Grave, très grave », qu'on m'a dit. J'étais en train de donner une possession du Ministère qui n'avait pas été enregistrée à l'inventaire. C'est pas de ma faute ! Pourquoi moi ? On a réglé l'affaire avec le responsable de l'inventaire.

Tout ce que je sais, moi, c'est que maintenant je ne vais plus au « Pescado Frito » pour le lunch avec Guzman. Je

suis choqué moi. J'étais en train de faire quelque chose pour le pays... Ils disent que j'ai encore maigri... Oui, ça fait dix jours que le lama est avec nous. Le bureau est tout sale. J'essaie de le nettoyer, mais le pauvre petit a l'habitude de cracher toutes les cinq minutes. « Tu t'en iras au zoo, bientôt », que je lui dis doucement...

Pourquoi je suis allé là aujourd'hui... Oui, on m'a dit que j'avais une citation. Que je devais me rendre à la section « Mesures disciplinaires de la République », chez Monsieur Cyrilo. Je ne sais pas pourquoi j'y suis allé... c'était pas vrai. Rien du tout ! Merde ! Une plaisanterie que m'ont faite les camarades. Je suis rentré vers deux heures et je ne voyais personne dans le bureau. Tout à coup, j'ai entendu de la musique dans la salle de réception. Je suis allé jeter un coup d'oeil pour voir ce qui se passait. A mon arrivée, les gens se sont mis à rire beaucoup. Non, je ne m'attendais pas à ça. Ils étaient en train de manger mon petit lama. « Le désapprovisionnement » a dit quelqu'un. Je me suis demandé ce que je pouvais faire et j'ai tenté de sourire. Mais c'était pareil comme avant, ces gens-là me haïssaient. Ils m'ont fait un croc-en-jambe dans la porte. « Tu vas voir, fils de putain, je vais te les mettre dans le cul, tes déductions »... Je suis sorti de la pièce. Je suis allé à ma pension. Sur le chemin, j'ai croisé Pepe Lazo. Il vient du Sud, de Chillan, tout comme moi. Il voulait qu'on se lance en affaires, tous les deux, avec des petits sapins de Noël en plastique. On est allé prendre un café, puis dans sa chambre on a causé de l'affaire en question. Il avait les petits arbres là, dans son lit. C'est facile. Il n'y a qu'à enrouler des rubans en cellophane sur des bâtons.

Maintenant, je fais la même chose que Monsieur Julian. Je poinçonne ma carte et je me mets immédiatement à fabriquer la marchandise. Je gagne gros. Je me suis acheté un nouveau complet. Je ne pourrais pas survivre sans ça. La vie a tellement augmenté ces derniers temps avec le nouveau gouvernement. Lucy Varela et l'autre secrétaire sont en train d'organiser une collecte de bagues d'or pour les militaires. Pour la Reconstruction Nationale, disent-elles. « Elles ont changé bien vite d'allégeance politique, ces deux-là, vous ne

trouvez pas, Monsieur Julian ? » Il ne répond pas. Il est absorbé par son travail comme toujours. Une petite poignée cette fois. Les gens racontent tellement de choses ces derniers temps. Des prisonniers, des tortures... Il y a beaucoup de fonctionnaires qui ont disparu. Moi, je ne parle à personne, sauf aux clients qui m'appellent au téléphone. Je ne pense plus à Gladys, ni à aider les autres. Je ne lis même plus les journaux. Ce que je fais, c'est que je m'accommode... Oui, je m'accommode. Je passe mes journées à faire de petits sapins en plastique pour les vendre en décembre.